

Nono le Sarde, dandy voyou des rues de Marseille

À la fin des années 1970, le quartier de Saint-Antoine, niché dans le 15^e arrondissement de Marseille, ressemble à un îlot à part dans la ville. Ses rues étroites, ses immeubles populaires et ses ruelles en pente isolent ses habitants du tumulte du Vieux-Port et de l'écho médiatique des quartiers nord. C'est dans ce contexte que surgit un gang de jeunes hommes, une cinquantaine environ, âgés de 14 à 20 ans. Ils représentent une génération impatiente, audacieuse, qui refuse de se plier aux règles tacites des anciens du milieu.

À leur tête se trouve Bruno Mancini, surnommé « Nono le Sarde ». Son charisme et son autorité naturelle lui valent le respect de ses pairs, mais ce qui le distingue réellement, c'est son apparence et sa mise en scène presque théâtrale. Toujours accompagné de ses deux gardes du corps, Nono se déplace dans des voitures françaises d'époque — Citroën Traction Avant ou Renault KZ6 Primaquatte — conduites par un chauffeur attitré. Son style évoque les dandys des années 1930 : costumes impeccables, montres à gousset en argent, chapeaux feutres, cravates fines. Il cultive cette image avec soin, mélange d'élégance nostalgique et de provocation face aux codes vestimentaires du moment.

Leur quotidien commence par des activités classiques pour des adolescents des cités : cambriolages dans les villas des quartiers riches, recel de bijoux et d'objets précieux, vol et revente d'appareils électroniques — magnétoscopes, chaînes hi-fi —, et commerce illicite de cigarettes et d'alcool de contrebande. Certains jeunes servent de petites mains ou d'intermédiaires pour des figures déjà établies. Victor Peretti, dit « le Rat », gère ainsi certaines affaires locales, tandis que Nono, bien qu'autonome, reste connecté à des réseaux informels : le réseau milanais « Epaminonda » et le gang des 5 Dragons. Les chefs de bande jouent un rôle central dans cette organisation : ils organisent le groupe, régulent les conflits, et transmettent aux nouvelles recrues les codes de violence et d'honneur qui régissent la rue.

L'appât du gain les pousse bientôt vers le trafic de drogues, bien plus lucratif et infiniment plus dangereux que les vols ou le recel. Cette orientation les place en contact direct avec la mafia marseillaise traditionnelle, encore dominée dans les années 1970 et 1980 par des figures puissantes du milieu corso-marseillais : Jacky Imbert, dit « Jacky le Mat », Gaëtan Zampa, surnommé « Tany Zampa », et Barthélemy Guérini, connu comme « Mémé Guérini » (déjà affaibli et emprisonné). Ces parrains contrôlent les quartiers centraux et les circuits majeurs de drogue. Le 15^e arrondissement, lui, reste un territoire fragmenté, peu contrôlé par un chef unique, composé d'une mosaïque de petites bandes locales dépendantes des réseaux centraux pour l'approvisionnement en héroïne et en cannabis. Cette situation constitue pour Nono une rare occasion d'imposer sa propre autorité.

Grâce à ses solides connexions familiales en Italie — Naples, Palerme, Rome et Milan — Nono bénéficie d'un accès direct aux filières de drogue, d'armes et de produits de contrebande. Son objectif est clair : unifier le 15^e arrondissement sous son contrôle et devenir le parrain incontesté de ce territoire. Mais cette ambition se heurte à la résistance des anciens, dont l'influence s'érode face à la répression policière post-French Connection et aux luttes intestines. Ils exigent de lui soumission, achat exclusif de leur marchandise et limitation stricte de ses opérations au quartier. Toute tentative d'indépendance est perçue comme une menace.

Pour consolider son pouvoir, Nono noue des alliances stratégiques. Il s'associe aux « 5 Dragons », un gang franco-asiatique de blousons noirs, soupçonné de liens avec la triade sino-vietnamienne Hēi Wūtóu Shè (« Société de l'Aconit Noire »). Composé d'une centaine de membres répartis entre Aix-en-Provence, Avignon et Montpellier, le groupe est connu pour sa violence extrême : règlements de comptes sanglants, affrontements avec des bandes rivales, skinheads, punks et loubards. Dirigé

collectivement par un Laotien, un Vietnamiens, un Japonais, un Chinois et un Français, il offre à Nono une force de frappe et une protection stratégique face aux anciens parrains.

Sous sa direction, le gang de Saint-Antoine développe une organisation quasi militaire. Les rôles sont clairement définis : certains jeunes servent d'éclaireurs ou d'intermédiaires, d'autres s'occupent du transport et de la logistique. Nono veille à ce que chaque membre comprenne les règles non écrites du milieu : loyauté, respect des codes de violence, hiérarchie stricte et discipline. Il ne s'agit pas seulement de vendre de la drogue, mais de créer un système où chaque action est contrôlée, où chaque conflit est régulé, et où la peur et le respect sont des outils de pouvoir.

Cette structure tient plusieurs années, jusqu'en 1985. Cette année-là, de façon inattendue, Nono décide de se retirer. Il s'exile en Sardaigne, terre de ses origines familiales, laissant derrière lui un quartier transformé par son passage. Son aventure, brève mais intense, symbolise l'audace d'un jeune chef qui osa défier les vieilles autorités du milieu marseillais et tenter d'imposer une nouvelle dynamique dans un territoire en recomposition. Le 15^e arrondissement conserve encore les traces de cette période : alliances improbables, codes de violence transmis aux nouvelles générations et empreinte d'un chef qui sut marier stratégie, audace et spectacle.